Comme une fleur solitaire

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Comme une fleur solitaire / Claude Coulombe
Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur
Coulombe, Claude, 1959- | Rêve de Marguerite
Description : Sommaire incomplet : tome 1. Le rêve de Marguerite
Identifiants : Canadiana 20230083927 | ISBN 9782898043185 (vol. 1)
Classification : LCC PS8605.O8894 C66 2024 | CDD C843/.6–dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

Comme une fleur solitaire

1. Le rêve de Marguerite

LES ÉDITIONS JCL

Du même auteur
aux Éditions JCL

Du haut de la falaise

1. *Rue du Petit-Champlain*, 2023
2. *Le cap Diamant*, 2023

Le chant des bruants

1. *Le frère perdu*, 2021
2. *Entre ciel et terre*, 2022
3. *Les alliances improbables*, 2022

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette*, 2020
2. *La trahison de Simone*, 2020
3. *L'héritage de Maurice*, 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles : Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

À mon père, un très grand admirateur, qui est allé rejoindre
celle qu'il a aimée de tout son cœur, ma mère.
Il ne lira plus mes livres, et son appréciation
sur mon écriture me manquera.

Prologue

La pluie tombait dru, rendant encore plus lugubre cette journée du 18 avril 1912. Les rumeurs sur l'arrivée imminente du paquebot *RMS Carpathia*, de la Cunard, avaient attiré près de trente mille personnes sur le quai 54, à New York. Un bourdonnement prit naissance parmi celles en première ligne, avant de gonfler et de se répandre chez toutes celles présentes en bordure de l'eau. Au loin venait d'apparaître la silhouette sombre du navire, surmontée d'une cheminée rouge avec une manchette et des bandes noires, les couleurs de la Cunard. Accrochés à ses flancs, les canots de sauvetage du *Titanic*, qui avaient pu être recueillis, rendaient l'apparition encore plus funeste. Ces chaloupes allaient être déchargées au quai de la White Star Line, là où le géant des mers ayant sombré dans l'Atlantique aurait dû accoster.

Une fois cette tâche accomplie, le navire alla s'amarrer au quai de la Cunard, pour y faire descendre les passagers ayant survécu au naufrage. La foule, fébrile, s'était massée derrière les tréteaux de la police, dans l'espoir d'apercevoir les rescapés de l'impensable tragédie. Lorsque les voyageurs de la première classe du *Titanic* empruntèrent la passerelle, marchant lentement, enveloppés dans des couvertures, le silence se fit, chacun étant conscient de la gravité du moment.

Alors que d'habitude, l'arrivée d'un paquebot était une occasion de liesse, rien de tel pour le *Carpathia*. Sur le quai, on avait l'impression d'être dans un immense salon mortuaire.

L'atmosphère changea du tout au tout quand crépitèrent les premiers flashs des photographes et quand les journalistes se mirent à crier pour recueillir une réaction des rescapés, dont la plupart étaient en état de choc. Tout à coup, les regards se portèrent vers le pied de la passerelle où une adolescente venait de s'accrocher à une corde retenant la toile courant le long de la rampe de débarquement. Elle refusait désespérément de bouger, malgré les exhortations des policiers. Même en usant de la force, ils ne parvinrent pas à la déloger. À chaque passager qui descendait, elle demandait sans cesse la même chose.

— Avez-vous vu mon père ? Y a-t-il d'autres bateaux qui ont embarqué des passagers ?

La colonne de survivants se tarit et, bientôt, plus un seul voyageur du *Titanic* ne descendit la passerelle. La mère de l'adolescente, qui la cherchait vainement depuis un moment, la trouva, les mains toujours agrippées à la corde. Elle s'approcha en murmurant son nom et la prit par le bras.

— Viens, Anna, il ne sert à rien d'attendre, il n'y a plus personne.

Anna protesta, essayant de se libérer de l'étreinte de sa mère, mais celle-ci tint bon et, patiemment, elle parvint à la convaincre que l'attente était vaine. Son mari, sir Daniel Hawthorne, le père d'Anna, n'était pas sur le *Carpathia* ni sur un autre navire. Il avait sombré avec le *Titanic*.

1

Le samedi 4 mars 1916, un train entra à la gare du Palais, à Québec, remplissant l'air d'un nuage de vapeur, tandis que le grincement assourdissant de ses freins dura un moment avant de prendre fin sur une note aiguë. La rame immobilisée, les voyageurs se mirent à descendre un à un, s'assurant d'avoir leurs bagages et de ne rien avoir oublié dans le train. Une des passagères, Marguerite Bouvier, était certaine de ne rien avoir laissé derrière elle, puisque tout ce qu'elle possédait tenait dans une valise de cuir avec des sangles en bois et dans un sac Jemco en cuir outillé.

La jeune femme était épuisée, mais heureuse d'être enfin arrivée à destination dans cette ville que ses ancêtres avaient bâtie, défrichant la terre, labourant et construisant les premières habitations. Quoiqu'elle fût bien habillée, Marguerite n'était pas équipée pour affronter l'hiver qui sévissait toujours en ce début mars. Visiblement, elle avait des lacunes dans ses connaissances sur le climat de la ville.

En sortant de la gare, elle fut surprise par les énormes congères, bordant toujours les rues, tandis que les trottoirs étaient couverts d'une couche épaisse de neige piétinée par les nombreux passants. Les rues étaient déblayées au centre seulement et les voitures de tramway pouvaient circuler grâce

au passage de ce qu'on appelait le char à balai, une voiture munie d'un énorme balai rotatif qui nettoyait les rails sans relâche. Çà et là, des morceaux d'asphalte apparaissaient, un signe d'espoir pour la populace, fatiguée de la saison froide.

Marguerite souhaitait se rendre à la haute-ville, parce que de là, elle savait qu'elle pourrait voir le fleuve, la terrasse, le Château Frontenac, le parlement, de magnifiques points d'attraits dont son père lui avait parlé. Malheureusement, elle n'avait plus en tout et pour tout qu'une poignée de monnaie dans son sac. Même pas assez pour un taxi. Son voyage avait épuisé ses maigres ressources. Elle opta donc pour le tramway, mais malgré les explications reçues, elle monta à bord de la mauvaise voiture. Elle se retrouva quand même en haute-ville, mais à l'ouest dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Elle descendit au hasard, mais après quelques pas dans la gadoue, elle comprit que ses bottes n'étaient pas du tout adaptées à l'hiver. Elle marcha dans l'espoir de se réchauffer, mais bien vite, elle se rendit compte que ça ne servait à rien et la panique s'empara d'elle.

Je n'ai pas fait tout ce voyage pour mourir gelée, se dit-elle.

Pivotant sur elle-même dans l'espoir de trouver un refuge, son cœur bondit dans sa poitrine en apercevant les clochers de l'église la plus imposante de la ville de Québec, celle de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Frigorifiée, elle parvint à se rendre jusqu'à l'immense bâtiment où, à son grand désarroi, elle trouva toutes les portes fermées et barrées. Désespérée, elle sentit les larmes lui venir aux yeux, mais en marchant sur l'esplanade de l'église, elle remarqua, en retrait, une petite porte, celle dont se servait le bedeau pour entrer et sortir. Elle s'y rendit et, par miracle, en sondant la poignée, elle la

sentit tourner, puis la porte pivota sur ses gonds. Elle pénétra dans le vestibule sans faire de bruit et jeta un coup d'œil dans l'enceinte de l'église. C'était tout simplement magnifique. Les hautes arcades intérieures, avec ses colonnes parées de dorures, s'élevaient vers le ciel et les sculptures ornaient chaque recoin de la nef, la chaire et les niches de pierre.

Marguerite se retint de pousser une exclamation, car elle venait d'apercevoir le bedeau qui faisait sa tournée pour chasser les vagabonds. Il connaissait toutes les cachettes et les vérifiait une à une. La jeune femme, désespérée, sut qu'elle serait découverte et qu'on lui demanderait de partir. Elle recula dans le coin le plus sombre du vestibule à l'angle de deux murs et resta là, espérant être invisible. Comme pour répondre à son souhait, elle vit le bedeau sortir de l'église sans l'apercevoir, emprunter la petite porte par laquelle il était venu et la verrouiller. Elle était sauve.

Affamée et toujours gelée, la jeune femme trouva refuge sur un banc de bois où elle commença à cogner des clous. Quinze minutes plus tard, affaissée sur le siège, elle dormait à poings fermés. Plusieurs fois durant la nuit, elle se réveilla, torturée par la faim ou sursautant à cause d'un bruit inconnu se répercutant dans les voûtes, sans compter le satané cauchemar qui ne la laissait plus tranquille. Au petit matin, épuisée, elle sombra enfin dans un sommeil lourd, celui qu'elle recherchait depuis des heures.

L'arrivée du bedeau, qui venait prendre son service, ne réveilla même pas Marguerite. L'homme alla chatouiller les chaudières, comme il le disait, pour les repartir et assurer le chauffage de l'église. Il sortit calice et ciboire, les disposant

sur l'autel en vue de la première célébration de la journée. Il commença ensuite sa tournée de l'église et sursauta en apercevant Marguerite, profondément endormie.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là ? dit-il à voix haute.

Sans ménagement, il secoua la femme par l'épaule et celle-ci cria en se réveillant.

— Pouvez-vous me dire comment vous êtes entrée ici ? demanda le bedeau d'une voix peu aimable.

— Par la porte, répondit Marguerite d'une voix ténue et enrouée.

— Ne vous moquez pas de moi, les portes sont toutes verrouillées, c'est moi qui m'en assure.

— Je suis entrée par la petite porte, dit-elle en indiquant l'endroit par où elle était entrée dans l'église. Vous étiez en train de faire votre tournée.

Le bedeau mit les poings sur ses hanches, furieux d'avoir été pris en flagrant délit de négligence.

— De toute façon, il faut que vous partiez d'ici, je ne veux pas de vagabonde dans mon église.

— Je ne suis pas une vagabonde, répondit Marguerite en se redressant pour mettre ses vêtements en évidence.

— C'est vrai que vous n'en avez pas l'air, mais ça ne change rien au fait que vous ne pouvez rester ici.

— Je vous en prie, je suis arrivée par le train, hier, après un long voyage, et j'ai épuisé presque tout mon argent, je n'ai pas d'endroit où rester et je ne suis pas équipée pour affronter l'hiver, dit-elle en pointant ses bottes.

— Vous me semblez bien jeune pour voyager seule. Où sont vos parents ?

— Je suis orpheline, répondit la jeune femme en baissant la tête.

Le bedeau se radoucit. Elle n'avait pas l'air bien dangereuse, même si elle avait été assez rusée pour se glisser dans le bâtiment.

— Avez-vous faim ? demanda l'homme.

— Oh oui, beaucoup. J'ai avalé quelques biscuits dans le train hier. C'est mon dernier repas, si on peut appeler ça un repas.

— Venez avec moi, dit le bedeau. Il y a toujours quelques conserves derrière, pour les indigents, et même si vous vous en défendez, vous avez l'air de l'un d'eux.

Marguerite ne répliqua pas ; elle se leva pour suivre l'homme qui l'entraîna vers une porte dissimulée derrière un rideau et qui menait aux entrailles de l'église. Ils entrèrent dans une pièce garnie d'étagères, sur lesquelles quelques provisions étaient disposées.

— Bon, qu'avons-nous ici ? Vous êtes chanceuse, il reste un peu de pain, il est sûrement un peu sec, mais toujours bon. Les temps sont difficiles avec cette guerre qui dure depuis déjà deux ans. On commence à être rationnés. Ah, il y a aussi du *corned-beef*, mais pour commencer la journée, ce n'est pas l'idéal. Que diriez-vous plutôt d'étaler un peu de confiture sur votre pain ? Ces jarres nous viennent d'une paroissienne. Je peux vous assurer que leur contenu est délicieux, j'y ai moi-même goûté.

— J'en serais ravie.

Le bedeau remarqua qu'elle ne parlait pas un français du Québec. Celui-ci, de surcroît, était teinté d'une pointe d'anglais.

— D'où venez-vous ? Et comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— De loin, se contenta-t-elle de lui répondre. Et je m'appelle Marguerite, Marguerite Bouvier.

Devant son air buté, il comprit qu'il ne servait à rien de l'interroger davantage.

— Moi, c'est Raoul Bolduc, M. Raoul, pour les intimes.

Il la laissa finir de manger, ou plutôt de dévorer, vu la vitesse à laquelle elle engouffrait ses tartines.

— Bon, il est clair que vous creviez de faim, vous êtes orpheline et vous venez de loin, m'avez-vous dit. Si vous êtes capable d'attendre quelques minutes que je termine mon ouvrage, je pourrais vous reconduire à un endroit où l'on s'occupera sans doute de vous.

— Vous n'allez pas m'emmener à la police, j'espère ?

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ? Avez-vous quelque chose à vous reprocher ?

— Non, mais même si vous n'avez rien fait, elle est toujours tellement suspicieuse qu'on finit par douter de soi-même.

— Belle description, dit M. Raoul en souriant. Vous avez donc déjà eu affaire à eux ?

— Oui, et je ne veux pas que ça se reproduise.

— Ne vous inquiétez pas, je n'aime pas la police plus que vous. Je vais vous conduire chez les sœurs de la Charité.

Marguerite faillit rétorquer que ce n'était guère mieux, mais elle était rendue au bout du rouleau. Au moins, au couvent, elle pourrait souffler et retomber sur ses pattes. Elle attendit donc que M. Raoul termine son travail et ils partirent à pied en direction du quartier Saint-Sauveur. Contrairement à celui qui l'accompagnait, Marguerite manquait d'entraînement pour marcher sur la neige. De plus, ses bottes mésadaptées glissaient sans cesse sur les plaques de glace et, plusieurs fois, elle passa près de s'étaler la face la première.

— Donnez-moi votre bras, finit par dire Raoul, je vais vous soutenir, sinon nous n'y arriverons jamais.

Marguerite apprécia la poigne ferme de l'homme qui lui permit de rester debout. Après avoir descendu la rue Saint-Jean, ils obliquèrent sur la rue des Glacis, face au carré d'Youville, et descendirent vers la basse-ville. Leur parcours prit fin à la maison Mère-Mallet, à laquelle était rattaché l'orphelinat d'Youville. Raoul sonna à la porte et une des religieuses vint lui ouvrir. En reconnaissant le bedeau, elle eut une amorce de sourire qui changea son visage autrement sévère. Raoul eut envie de lui dire qu'elle devrait sourire plus souvent, mais il savait qu'elle n'appréciait pas tellement l'humour. Il lui présenta plutôt Marguerite et donna les quelques informations qu'il avait pu lui arracher. La religieuse leva les yeux au ciel.

— M. Raoul, vous savez pourtant qu'on ne peut pas accueillir toute la misère du monde. Avec les vagues d'immigrants qui arrivent au pays, la pauvreté qui court les rues, la guerre, des orphelines, il y en a treize à la douzaine.

— Oui, mais celle-ci est assez grande pour travailler et, qui sait ? elle vous fera peut-être une recrue de choix pour votre congrégation.

— En attendant, c'est une bouche de plus à nourrir.

Marguerite fut tentée, durant un instant, de tirer la manche du bedeau et lui dire d'abandonner, mais où trouverait-elle refuge, sinon ?

— Allez, un bon geste, ma sœur. Dieu vous le rendra au centuple, dit Raoul d'une voix suppliante.

— Bon, venez, mademoiselle, on va vous trouver de la place.

Avant de refermer la porte, la religieuse s'adressa à Raoul :

— La prochaine fois que vous recueillerez une orpheline, mettez de côté votre cœur et ouvrez plutôt les portes de votre église, ce sera plus utile.

Raoul se retint à deux mains pour ne pas lui envoyer une poignée de bêtises. Comme si les églises ne faisaient pas déjà assez pour les miséreux de ce monde ! Avant que Marguerite ne disparaisse dans les profondeurs de l'orphelinat, il eut le temps de l'entendre dire merci et elle lui envoya même un baiser du bout des doigts. Heureusement, ce geste passa inaperçu aux yeux de la sœur qui l'avait accueillie, sinon elle

aurait été sévèrement réprimandée. Seules les prostituées envoyaient des baisers aux hommes ainsi.

* * *

Dans la haute-ville, au Séminaire de Québec, Émilien Lévesque, un petit gars de Rivière-Ouelle, dans le bas du fleuve, regardait par la fenêtre de la salle de cours les effets du soleil du mois de mars. Malgré la froidure toujours présente à l'extérieur, l'astre du jour forçait fort pour chasser l'hiver. La neige commençait tranquillement à fondre et, sur le rebord des toits, des stalactites de glace apparaissaient par dizaines. Leur croissance était le résultat de la fonte des neiges, et des gouttes d'eau, glissant le long des glaçons, les allongeaient presque à vue d'œil.

— Monsieur Lévesque ! Quelle est la racine carrée de 81 ? demanda brusquement le professeur qui l'avait surpris à être distrait.

Émilien répondit sans aucune hésitation, ce qui déplut à l'enseignant qui aurait bien aimé le prendre en défaut. Il posa une autre question et obtint une réponse aussi rapide. Ce n'était pas surprenant, étant donné les notes de l'élève qui le classaient parmi les meilleurs de son groupe. L'homme sut qu'il ne servait à rien d'insister, Émilien serait capable de répondre à tout.

* * *

On conduisit Marguerite jusqu'à un dortoir où un lit lui fut attribué. Elle déposa sa valise et son sac, puis la religieuse lui donna dix minutes pour ranger ses affaires dans l'armoire adjacente au lit.

— Ma sœur, est-ce que je peux vous poser une question ? demanda Marguerite.

— Allez-y, je vous écoute.

— Est-ce que servir Dieu vous rend heureuse ?

— Quelle question ! Bien sûr que ça me rend heureuse !

— Alors pourquoi ne souriez-vous pas ?

Furieuse, la sœur ordonna à Marguerite de la suivre sans attendre.

— Mais vous m'aviez dit que j'avais dix minutes. Je n'ai pas fini de ranger.

— Vous finirez plus tard. Allez, venez !

Abandonnant sa valise à moitié vide, Marguerite soupira et emboîta le pas à la sœur qui la conduisit à la cuisine. Là, il y eut un conciliabule entre celle qui accompagnait Marguerite et la sœur à qui elle était confiée et qui protesta, visiblement de mauvaise humeur. Elle fit signe à Marguerite et la mena à une table à l'arrière de la grande pièce où une montagne de patates attendait.

— Je me nomme sœur Sainte-Cécile. Vous allez commencer à éplucher ces pommes de terre. Quelqu'un viendra vous aider. Et dites-vous que s'il vous venait à l'idée de faire un sabotage…

— Un sabotage ? demanda Marguerite.

— Oui, saboter la nourriture en mettant quelque chose dedans pour exprimer votre colère.

— Quelle colère ?

— Sœur Emmanuelle, qui vous a emmenée ici, m'a dit que vous étiez une tête forte. Je veux simplement que vous vous souveniez que vous allez manger ce qu'on prépare ici, comme les autres.

— Comment peut-elle dire que je suis une tête forte ? Nous nous sommes parlé moins d'une minute.

— Vous avez certainement dû lui dire ou faire quelque chose qui lui a déplu.

— Je lui ai simplement posé une question.

Marguerite répéta l'échange qu'elle avait eu avec sœur Emmanuelle, conclusion incluse, et à sa grande surprise, sœur Sainte-Cécile éclata de rire.

— On peut dire que vous l'avez cernée assez vite, ne put-elle s'empêcher de répliquer. Maintenant, enfilez ce tablier et mettez-vous au travail.

— Combien de patates dois-je éplucher ?

— Voyez ces deux grands chaudrons, mettez-y de l'eau froide et ajoutez les patates épluchées jusqu'aux deux tiers de chacun.

— Très bien.

Au bout d'une heure, Marguerite ne sentait plus ses mains. Elle vit arriver une autre jeune femme qui mit un tablier pour aider Marguerite.

— Pourquoi es-tu ici ? demanda la nouvelle venue.

— Ben… pour éplucher des patates, répondit Marguerite.

— Non, je veux dire, qu'as-tu fait pour mériter cette punition ?

— Je ne savais pas que c'était une punition. Je dirais donc que je suis ici parce que j'ai posé une question à sœur Emmanuelle.

— Ah ! Le bouledogue. Et quelle question lui as-tu posée ?

Marguerite raconta pour la seconde fois l'échange qu'elle avait eu et la jeune femme, tout comme sœur Sainte-Cécile, s'esclaffa.

— Tu vas devoir apprendre à garder tes réflexions pour toi. Ici, la discipline est sévère.

— J'en prends note, répondit Marguerite.

— Tu as un drôle d'accent. D'où viens-tu ?

— C'est seulement parce que mes parents étaient français, dit Marguerite pour couper court aux questions. Dis-moi plutôt la raison pourquoi toi, tu es ici…

— Parce que j'ai tout le temps faim, et il m'arrive « d'emprunter » de la nourriture. Évidemment, je ne la remets jamais.

— Évidemment ! répéta Marguerite avec un sourire.

— Je me nomme Agnès Desmarais, dit la jeune femme en tendant la main.

— Marguerite Bouvier, répondit l'éplucheuse de patates, en prenant la main tendue.

— Pourquoi t'a-t-on placée ici ? demanda Agnès. Envisages-tu de devenir religieuse ?

— Je n'ai pas l'intention d'être une sœur de la Charité. On m'a conduite ici parce que je suis orpheline et que je n'ai aucun endroit où me réfugier.

Agnès plissa les lèvres et, sous le sceau de la confidence, informa Marguerite qu'elle ferait mieux de changer son discours si elle voulait rester à l'orphelinat.

— On accepte mieux celles qui ont un penchant pour la vie religieuse. On leur prête des vertus, que bien souvent elles n'ont pas, d'ailleurs. Alors, cache tes intentions et tu pourras demeurer ici plus longtemps.

— Et toi, souhaites-tu devenir religieuse ? demanda Marguerite.

— Bof, moi, tu sais… ma famille m'a placée ici pour avoir une bouche de moins à nourrir. Alors, à tout prendre, entre être religieuse ou me marier avec une brute ressemblant à mon père, je préfère me faire nonne.

Marguerite hocha la tête, comprenant la situation de la pauvre Agnès. Elle-même avait compris durant son voyage qu'être femme n'était pas chose facile. Les temps étaient durs pour la gent féminine. Si elle savait que pour l'instant, son salut passait par un séjour prolongé à l'orphelinat, elle n'ignorait pas qu'à long terme, elle devrait partir d'ici. Il lui faudrait prendre son temps pour trouver la meilleure option possible, puisqu'elle n'avait pas du tout l'âme d'une religieuse.

Elle devrait donc mentir comme venait de lui suggérer Agnès pour pouvoir avoir un toit au-dessus de la tête et trois repas par jour.

* * *

L'assiette que reçut Marguerite n'était pas à la hauteur de ses espérances. Après avoir épluché tant de patates, voir qu'elle n'en avait qu'une seule dans son plat, accompagnée de deux petits bouts de carotte et d'un morceau de viande dur, était plus que décevant. Elle commença à comprendre pourquoi Agnès chapardait de la nourriture, quitte à être punie.

Après les vêpres, Marguerite suivit les autres jeunes filles jusqu'au dortoir. Elle entreprit de finir de vider sa valise, remarquant qu'on avait fouillé en vitesse à l'intérieur, sans rien y prendre, toutefois. Curiosité humaine, sans doute. À sa grande surprise, elle découvrit qu'Agnès était sa voisine de lit du côté droit. Cette dernière l'informa qu'on rassemblait les trouble-fêtes pour mieux les surveiller. À cause du ton emprunté par Agnès, Marguerite se demanda si elle n'était pas en train de lui tirer la pipe. De toute façon, elle ne se voyait pas comme quelqu'un cherchant le trouble à tout prix.

Les filles dans le dortoir avaient le droit de parler à voix basse durant une petite demi-heure avant la prière et le coucher, et plusieurs en profitèrent pour faire connaissance avec Marguerite. En quelques mots ou quelques phrases, elle découvrit l'histoire de certaines de ses nouvelles compagnes ; pour la plupart, elles étaient tristes à en pleurer. Quand Marguerite demanda si elles étaient toutes des candidates à la vie religieuse, sa remarque fut accueillie par un éclat de rire.

— Tu n'es pas dans la bonne aile, déclara l'une d'entre elles. Ici, c'est le secteur des menteuses, celles qui sont prêtes à faire croire n'importe quoi pour continuer à avoir un toit sur la tête. Probablement que quelques-unes d'entre nous feront leur noviciat, mais c'est la minorité. Pour le reste, eh bien, nous finirons comme bonnes dans de riches familles, ouvrières dans une usine ou encore couturières.

— Mais il y a pire, intervint une autre. Nous pouvons nous marier. Et crois-moi, pour des filles comme nous, le choix n'est pas terrible.

— Vous me semblez un peu désespérées, dit Marguerite.

— C'est parce que nous le sommes, dit une grande rousse, assise sur son lit.

C'est à ce moment que de la chambre de la religieuse, au bout du dortoir, surgit le mot d'ordre mettant fin à la petite récréation. C'était l'heure de la prière et de l'extinction des lumières. Marguerite, comme les autres, s'agenouilla sur le bord de son lit et quand les lumières s'éteignirent, elle se glissa sous les couvertures, prenant bien soin de garder les mains par-dessus les draps, un mantra répété *ad nauseam* aux jeunes filles.

Laissant échapper un long soupir, Marguerite se demanda si elle était à sa place à cet endroit. Certes, elle avait un lit, un toit et de quoi manger comme elle le souhaitait, mais le tout venait avec des contraintes qu'elle ne voulait pas. Si elle avait pris la décision de fuir sans trop savoir où cela allait la mener, se retrouver dans un orphelinat n'était pas ce dont elle rêvait. En venant jusqu'à Québec, avec une immense

ambition de liberté, elle avait surtout voulu laisser de côté une vie qu'elle ne désirait plus, une vie qui avait commencé dans le bonheur, pour ensuite basculer dans la tragédie avec une série d'épreuves, difficilement supportables.

Marguerite se tourna sur le flanc et glissa ses mains sous son oreiller. Elle était peut-être un peu trop en avance sur son temps, en quête d'une existence que la société n'était pas prête à lui offrir. C'est dans ces moments que lui prenait l'envie d'être un homme, juste pour voir si tout serait plus facile. Poser la question, c'était y répondre. Bien sûr que le cheminement serait plus simple, les occasions de travail plus nombreuses ! De plus, on ne nourrissait pas un homme avec deux ou trois légumes rabougris et un morceau de viande gros comme un dé à coudre.

* * *

À quelques encablures de l'orphelinat d'Youville, les pensionnaires du Séminaire de Québec se préparaient eux aussi à aller au lit. Si Marguerite avait pu voir le souper qu'avait avalé Émilien, elle n'aurait pas envié le sort du garçon. Son assiette contenait, à peu de chose près, les mêmes ingrédients que celle qu'avait obtenue la jeune femme, et en même quantité. Pas étonnant que tous les soirs, des élèves faisaient le mur pour aller s'empiffrer de hot-dogs dans un casse-croûte de la vieille ville. Même s'ils étaient punis au retour, au moins, ils avaient le ventre plein. Si les frères surveillaient toutes les issues par lesquelles les contrevenants pouvaient s'enfuir, ils n'avaient pas pensé à la solution la plus simple, la porte principale. Celle-ci n'était pas surveillée et c'est par là que le petit groupe entrait et sortait chaque soir. Les fautifs avaient pu le faire

durant des mois, avant qu'un rapporteur, voulant être bien vu des frères de l'établissement, ne dénonce le stratagème, ce qui mit fin temporairement aux sorties en ville, jusqu'à ce que quelqu'un d'ingénieux trouve un autre moyen de filer en douce.

Dans son lit, Émilien rêvait à la nourriture de sa mère. Même s'ils étaient nombreux autour de la table, la terre familiale fournissait de quoi nourrir son monde. Ce n'était pas l'abondance, mais au moins, il y avait de quoi se remplir la panse, et si les hachis, les fèves au lard et le bœuf aux légumes étaient à l'honneur, parfois, une belle grosse dinde était au menu. Elle entrait de justesse dans le poêle à bois où elle cuisait lentement, répandant dans la chaumière une odeur alléchante qui mettait tout le monde en appétit.

Émilien en aurait pleuré, lorsqu'il évoquait ces souvenirs alors que son ventre criait famine. Il comptait alors les jours avant que ce soit son tour d'aller manger des hot-dogs. Il lui restait encore quelques années de ce régime, puisqu'une fois son cours classique terminé, il entrerait à l'Université Laval pour y faire son droit. Si on lui avait donné le choix, il aurait préféré rester dans son coin de pays et labourer la terre, même si c'était un travail difficile. Hélas, il était le second garçon de la famille et la ferme de ses parents revenait de droit à l'aîné. C'était ainsi et il devait s'en accommoder. Pour compenser, étant donné qu'il brillait à l'école primaire, on lui avait donné le privilège d'étudier.

* * *

C'était jour de promenade pour Marguerite et ses compagnes, un parcours assez long les menant jusqu'à la haute-ville.

C'était, paraît-il, pour s'aérer les esprits. Dès le départ, les religieuses ordonnaient aux jeunes femmes de garder la tête basse et une attitude respectueuse.

— À mi-chemin, vous allez croiser les garçons du Séminaire de Québec sur votre parcours, disait sœur Emmanuelle, chargée de conduire la troupe. N'oubliez jamais que l'homme, tout en étant une créature de Dieu, reste un prédateur. Ne le tentez pas, ne l'attirez pas, sinon, vous pourriez le regretter.

Sur ces paroles énigmatiques, les filles de l'orphelinat se mirent en marche, s'interrogeant sur le sens à donner aux propos de la sœur. Qu'avaient donc de si dangereux ces garçons qu'elles croiseraient ? Marguerite se dit qu'elle ne tarderait pas à le découvrir. On lui avait donné de vieilles bottes d'hiver qui ne payaient pas de mine, mais au moins, elle pourrait marcher dans la neige. Avec gaieté, elle se mit en marche avec les autres.